

phrases qu'il avait sous les yeux, s'attachant à reproduire d'une façon servile les moindres détails de l'écriture et de la signature.

Cette besogne préparatoire achevée, Pascal hochait la tête d'un air mécontent. Le premier essai ne le satisfaisait point. Sa main manquait de fermeté, et l'ouvrage du faussaire se trahissait par les tâtonnements de l'écriture. Il recommença.

Le résultat de la seconde épreuve fut beaucoup meilleur, mais Pascal n'était pas homme à se contenter d'un à peu près. Il voulait la perfection absolue et ne l'atteignit qu'après deux autres tentatives, mais sa dernière copie fut irréprochable, et le notaire lui-même, placé en face des deux « permis, » n'aurait pu dire avec certitude : « Ceci a été tracé par moi, et ceci est un faux. »

Pascal garda le modèle irréprochable, brûla les autres, plaga le billet original dans un mortier de verre, et regarda le thermomètre émergeant toujours du liquide qui se refroidissait rapidement.

De soixante degrés, la chaleur de ce liquide était descendue à vingt-cinq. Lantier attendit.

Lorsque le thermomètre marqua vingt degrés seulement, l'entrepreneur versa le contenu de la casserole dans le mortier de verre, sur la lettre signée par le notaire de la rue des Pyramides. Au bout de cinq secondes l'écriture jaunissait, pâlit, et enfin disparut complètement. L'en-tête seule, en encre grasse d'imprimerie, ne subit aucune altération.

Pascal alors retira le papier vierge de toute écriture, l'étendit sur une des pages jaunies et spongieuses du buvard, et la mit sous presse pour la sécher et l'égaliser. Une fois sèche il passa sur elle à plusieurs reprises un petit rouleau d'acier fort ingénieusement combiné, et la feuille parut n'avoir jamais servi.

— Allons, fit Pascal avec un sourire, Valta peut arriver. Il verra que je n'ai pas perdu mon temps.

Il remit ses ustensiles en bon ordre dans le placard dont il ferma la porte, replaça la gravure sur cette porte, sortit pour aller s'occuper de ses dessinateurs, qui travaillaient jusqu'à six heures du soir, et, en rentrant, leva la consigne donnée le matin.

L'ex-réclusionnaire se piquait d'exaotitude.

— On pourrait régler sur moi le canon du Palais-Royal ! pensait-il.

Au moment où sonnait le premier coup de six heures, il arrivait rue de Picpus.

L'entrepreneur l'attendait avec impatience et donna l'ordre de l'introduire sur-le-champ. Les deux hommes s'enfermèrent de nouveau.

— Eh bien ? demanda Valta.

Pour toute réponse Pascal lui présenta la copie du « permis de visiter. » Léopold ouvrit de grands yeux.

— Admirable ! ! s'écria-t-il après un minutieux examen. Je me demande, ma parole d'honneur, comment il se fait que, doué d'un talent si merveilleux, vous ne soyez pas dix ou douze fois millionnaire...

L'entrepreneur haussa les épaules silencieusement. Le bandit poursuivit :

— Et la feuille qu'il fallait blanchir ?

— La voici... fit Pascal en la lui passant.

— Incroyable ! ! inimaginable ! stupéfiant ! La blancheur de l'ivoire et le satiné du neuf ! Vous êtes sûr que ça ne boira pas ?

— Absolument sûr.

— Mes compliments, mon cher !... Vous êtes un habile

homme ! Maintenant, s'il vous plaît, occupons-nous de rédiger...

— Je suis prêt.

— Vous avez l'écriture du notaire au bout des doigts ?

— Comme si c'était mon écriture naturelle...

— Asseyez-vous donc, je vais dicter...

Pascal s'assit à son bureau, prit une plume, disposa devant lui la feuille portant l'en-tête de l'étude et attendit.

Léopold tira de sa poche un brouillon de lettre longuement médité et consciencieusement travaillé, de nombreuses ratures et fautes en étaient la preuve. Il lut à haute voix et lentement, tandis que l'entrepreneur écrivait :

« Madame,

« J'ai hâte de vous tirer d'inquiétude et de mettre fin aux angoisses qui doivent vous assaillir. Que votre esprit ne s'égaré plus en conjectures vaines et douloureuses au sujet de mademoiselle Renée. Votre pupille, qui mal conseillé a quitté l'Hôtel de la Gare où vous êtes retenue par un accident, est chez moi.

« Cette enfant s'est présentée à mon étude pour me questionner, et surtout pour me dire que vous êtes en possession d'une lettre écrite par un mort bien aimé, et d'où son avenir entier dépend. C'est avec des larmes qu'elle m'a parlé du mystère qui plane autour de sa naissance. Mon devoir est de garder mademoiselle Renée jusqu'à ce que vous m'ayez expliqué ses démarches et ses paroles.

« Vous êtes souffrante, je le sais, mais il faut vaincre la souffrance et venir sans retard à Paris m'apporter la lettre qu'on m'annonce.

« Je charge un homme sûr de vous remettre ces quelques lignes et de vous amener chez moi. Il aura pour vous tous les égards et tous les soins possibles. Fiez-vous à lui comme à moi-même, ou comme vous vous seriez fiée à mon ami très regretté Robert...

« La fugitive comprend sa faute ; ses larmes prouvent son repentir ; elle me charge de solliciter de vous un pardon que vous ne lui refuserez pas.

« Aucun retard, je vous en prie. Les intérêts de l'enfant qui vous était confiés réclament votre présence immédiate. Mon envoyé vous transmettra mes dernières instructions... »

Au moment d'écrire cette phrase, Pascal s'interrompit.

— Pourquoi vous arrêtez-vous ? demanda Léopold.

L'entrepreneur répondit par une question :

— Votre envoyé ? fit-il, quel sera cet envoyé ?...

L'ex-réclusionnaire se mit à rire et s'écria :

— Est-ce que par hasard vous avez peur que je vous expédie à Maison-Rouge ?

— Je ne connais pas vos idées...

— Celle-là ne m'est point venue... Donc ne vous inquiétez de rien et reprenez la plume...

Léopold termina sa dictée en ces termes :

« Vous achèverez votre guérison chez moi, à Paris, où vous recevrez les soins assidus d'un médecin, et ceux de mademoiselle Renée.

« Veuillez agréer, madame, avec mes salutations empressées, l'assurance de mon respect et de mon dévouement.

EMILE AUGUY,

« 18, rue des Pyramides... »

La lettre était finie. Léopold la prit et compara l'écriture à